

Histoire de la médecine

Histoire de la médecine Maladies, malades, praticiens

Conférences de l'année 2012-2013

Joël Coste



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1634>

DOI: 10.4000/ashp.1634

ISSN: 1969-6310

Publisher

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Printed version

Date of publication: 1 September 2014

Number of pages: 298-299

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Joël Coste, « Histoire de la médecine

Maladies, malades, praticiens », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 145 | 2014, Online since 18 December 2014, connection on 21 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1634> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1634>

HISTOIRE DE LA MÉDECINE MALADIES, MALADES, PRATICIENS

Directeur d'études : M. Joël COSTE

Programme de l'année 2012-2013 : I. *Imaginaire de la santé, de la maladie, de la médecine (XVI^e-XIX^e siècles). Questions épistémologiques.* — II. *Autour de Guillaume de Baillou (1538-1616), préparation d'une édition critique des Épidémies et Éphémérides (ca 1570-1580).*

I. La première conférence s'est proposé de préciser les conditions méthodologiques et épistémologiques d'une histoire de l'imaginaire de la santé, de la maladie et de la médecine. Les premières séances ont permis de donner un aperçu des conceptions philosophiques, médicales et psychologiques de l'imagination et de l'imaginaire du XVI^e au début du XXI^e siècle, illustré par la lecture des textes de Fernel, Huarte, Montaigne, Van Helmont, Descartes, Willis, Wolff, Kant, Boissier de Sauvages, Gall, Ribot, Galton, Bachelard, Ryle et Simondon. Les travaux récents des neurosciences cognitives éclairant la formation des images mentales, les relations de l'imagination et de la mémoire, la créativité, les rêves et l'empathie ont également été analysés. Le rejet par une partie des philosophes contemporains de la possibilité même d'élaborer des connaissances empiriques sur le fonctionnement de l'esprit est apparu particulièrement frappant, notamment en France où la « philosophie de l'esprit » a été très peu pratiquée au XX^e siècle et où a prospéré un courant philosophico-littéraire peu rigoureux influencé par la psychanalyse, notamment jungienne, et teinté de relativisme et de post-modernisme. Plusieurs séances ont ensuite permis d'analyser successivement : 1) l'historiographie de l'imaginaire, développée en France dans la mouvance de l'école des Annales et inscrite dans le programme de la « Nouvelle Histoire » (Le Goff et Revel, 1978), mais restée, à peu d'exception près (les travaux de J.-C. Schmitt notamment), marquée par le flou conceptuel, l'instabilité terminologique et l'élasticité des méthodes ; 2) les travaux conduits sur l'imagination et l'invention scientifiques, et particulièrement l'analyse thématique de Gerald Holton et la poétique de l'hypothèse de Fernand Hallyn ; et enfin 3) les travaux consacrés à l'imaginaire dans le champ de la santé, peu nombreux et hétérogènes, essentiellement français et souvent placés sous la figure tutélaire de Gaston Bachelard. Une synthèse épistémologique finale a permis de conclure d'une part à la nécessité d'abandonner le concept équivoque, « valorisé » (au sens bachelardien) voire idéologisé d'imaginaire, et d'autre part à la pertinence pour la recherche historique sur la santé, la maladie et la médecine des catégories d'*image mentale* et d'*imagination*, qui peuvent être accessibles, une fois *objectivées* dans les théories scientifiques, les créations matérielles, le langage ou les comportements.

II. La seconde conférence (Autour de Guillaume de Baillou, préparation d'une édition critique des *Épidémies et Éphémérides*) s'est proposé d'étudier Baillou aux confins de la médecine rationnelle et de la causalité naturelle en abordant des thèmes du divin, de l'astrologique, du chimique et du merveilleux dans les deux livres des

Épidémies et Éphémérides. Si les références au divin ne sont pas rares dans ces livres, la plupart relèvent d'automatismes linguistiques ou rituels témoignant de la foi de Baillou et n'ont pas d'interférence avec la pensée médicale. Trois passages font toutefois exception. Le premier, dans lequel Baillou, argumentant contre la physiognomonie, mentionna les condamnations théologiques de celles-ci ; le deuxième, dans lequel il évoqua une possible « vengeance divine de Dieu » à l'origine de l'intensité « inouïe et jamais vue » des douleurs dans une maladie supposée vénérienne ; et le troisième dans lequel, à propos du *tò theïon* ou du *quid divinum*, il exposa une conception du *ciel divinisé* très proche de celle présentée dans la collection hippocratique et par Galien. Bien que Baillou refusât clairement l'astrologie dans sa forme judiciaire, soulignant que les « décrets des astres [n'étaient] pas prétoriens », il acceptait l'influence des grands astres (soleil, lune, peut-être Jupiter) et de leurs conjonctions pour le déclenchement et l'évolution des maladies, et tenait compte *a minima* des aspects des astres et notamment du quadrant de lune dans les décisions thérapeutiques, comme le faisaient alors la plupart des médecins de la faculté parisienne. L'attitude de Baillou vis-à-vis de la chimie et de ses remèdes est apparue plus complexe. S'il rejeta d'abord l'usage de l'antimoine et limita celui du mercure exclusivement à la voie externe dans la vérole et les maladies de peau, suivant en cela Galien pour qui les métaux ne pouvaient être appliqués que par cette voie, il tint aussi des propos inhabituellement mesurés ou ambigus sur Paracelse et sembla séduit, du moins après la peste de 1580-1581, par les remèdes empiriques métalliques « hypercathartiques » aux effets qu'il qualifia même de « mirificus ». Baillou doit ainsi être compté parmi les premiers membres de la faculté parisienne éprouvant de la sympathie pour les remèdes chimiques. Les modalités et le contexte du recours, fréquent, de Baillou aux adjectifs *mirus* et *admirabilis* dans les deux livres des *Épidémies et Éphémérides* ont enfin été étudiés. Ce recours ne relevait nullement d'une attirance pour le merveilleux, le rare, le secret ou l'occulte mais bien plutôt d'un usage rhétorique de l'*inexpliqué* ou plutôt du *paraissant inexpliqué* puisque les adjectifs *mirus* et *admirabilis* étaient le plus souvent utilisés pour augmenter l'attention du lecteur avant l'explication des phénomènes qui suivait. Il s'agissait donc d'un « faux merveilleux » dans lequel l'émotion était d'ailleurs très peu présente. Plus généralement, l'épistémologie de Baillou, qui mettait en exergue l'attention, la mémoire et l'explication rationnelle, laissait de peu de place à l'émotion ainsi d'ailleurs qu'à la critique ou au doute. Curieux et ouvert, notamment aux remèdes chimiques, mais restant solidement et optimistement ancré dans la rationalité naturelle, Baillou était intellectuellement et épistémologiquement aux antipodes de Cardan ou de Paré, mais aussi très éloigné de Fernel par exemple.